

**LA RÉVOLUTION RUSSE
ET LE PARTI BOLCHÉVIK
(1905-1917)**

LA RÉVOLUTION RUSSE ET LE PARTI BOLCHÉVIK (1905-1917)

Le 24 octobre 1917, des groupes d'ouvriers armés sous commandement du parti bolchévique prennent la poste de Péetrograd, les télégraphes, occupent les ponts dans la soirée ; dans la nuit ils prennent le contrôle des gares, de la centrale électrique, des entrepôts ; à l'aube ils tiennent la banque d'État.

Le gouvernement résiste, pour la forme, dans son palais de Tauride... et au bout de 24 heures il cède. Il n'y a pratiquement pas eu d'effusions de sang.

Les travailleurs ont pris le pouvoir comme les bourgeois leur ont appris à faire le travail à l'usine : proprement, de façon organisée, méthodique, centralisée.

De façon si efficace que les bourgeois de tous les pays vont croire à un simple coup d'État. Quelques groupes d'ouvriers en armes ne peuvent assurer durablement un gouvernement d'un pays grand comme 40 fois la France, pensent-ils. Mais nous savons nous aujourd'hui que le régime issu d'Octobre ne s'est pas écroulé, ni tout seul, comme ils le pensaient d'abord, ni même sous les coups des armées qu'ils ont envoyés ensuite contre lui.

Certes, l'URSS a dégénéré, et d'un régime où la direction était aux mains des ouvriers organisés, elle est devenue après 1924 un État où la direction passe aux mains d'une nouvelle couche de privilégiés. Pourtant, Octobre 1917 change la face du monde. Pour la première fois, un espoir en une société équitable, humaine, sociale, commence à se transformer en réalité. Et même si ne se réaliseront que les tous premiers pas, ce sont bien les premiers pas à faire qu'ont su faire les ouvriers russes.

DE L'OUVRIER EXPLOITÉ A LA DÉCOUVERTE DES IDÉES REVOLUTIONNAIRES (1895-1902)

Aujourd'hui nous savons grâce à l'histoire, que ce pas a été fait là-bas, qu'il est donc possible. Mais nous allons essayer ici de faire l'effort de nous mettre dans la peau de cet ouvrier russe pour qui l'histoire n'est pas écrite d'avance. Pour comprendre où et comment il a trouvé les forces morales et matérielles qui lui ont permis d'y parvenir.

Cet ouvrier moyen, on va l'appeler Paul. Et on va le situer par exemple à Odessa, un port sur la mer Noire, à 1000 km à la verticale au-dessous de Moscou.

Paul est donc ouvrier dans une fabrique d'Odessa où il travaille 12 heures par jour. Le monde autour de lui semble écrasant et sans perspective. L'alcool fait des ravages, et il en voit l'effet sur son père. Lui résiste, s'en méfie. La religion a pris totalement sa mère, qui y trouve une fuite et un espoir dans l'au-delà. Mais de cela aussi, Paul se méfie. Il est jeune et il espère,

sans trouver en quoi on peut bien espérer, car il ne veut pas ressembler à ses parents accablés par la vie.

Mais, seul, il ne trouve pas. Le monde entier semble tellement écrasant. Le pays est gouverné d'une main de fer. Le tsar qui le dirige est apparenté à Dieu depuis des générations. L'idée même que cela puisse bouger est à peu près impensable. Tout le monde ne pense qu'à vivre, ou plutôt à survivre, en subissant ce monde.

Et puis un jour, il a alors 18 ans, son frère, ou un ami de confiance le met dans la confiance : "*Tiens, lis cette brochure, mais ne la montre à personne, et rends-la moi*". Paul lit, il écarquille les yeux : l'espoir existait bien, des hommes y croient et y sont déjà engagés ; ils en appellent d'autres à les suivre. Un espoir fou, utopique : les ouvriers comme lui pourraient changer ce monde inhumain.

Les questions se bousculent dans la tête de Paul : ce serait formidable, mais comment est-ce possible ? Que faire dans l'immédiat ? Il demande s'il y a d'autres brochures. Non, c'est rare, dangereux. Mais le frère, l'ami, lui présente un inconnu : Pierre. C'est par lui que la brochure est arrivée à Odessa. Pierre dit qu'il est marxiste. Cela ne dit rien à Paul. Pierre explique, patiemment, et Paul boit ses paroles.

LE MARXISME ET LA SITUATION RUSSE

Il y a déjà eu des tentatives de changer les choses en Russie. Elles ont toujours été écrasées. Les dernières datant de la naissance de Paul, vers 1880. Une société secrète, "*Terre et Liberté*" avait choisi de faire de la propagande dans les campagnes. Une autre, la "*Volonté du peuple*" avait choisi le terrorisme pour tenter d'abattre les dirigeants les plus hauts placés. Tout cela avait été mené à l'époque par des jeunes étudiants dont les études leur avait appris qu'à l'autre bout de l'Europe d'autres régimes existaient, que l'absolutisme moyenâgeux avait été aboli. Toute une génération s'est ainsi sacrifiée. Ils parviennent à tirer sur Alexandre II, à faire dérailler le train impérial, à faire exploser la salle à manger du Palais d'hiver et, le 1^{er} mars 1881, Alexandre II finit décapité par les bombes. Mais le régime fabrique de nouvelles têtes. Les révolutionnaires sont décapités. On reparlera plus tard du frère de l'un d'eux, le futur Lénine. Mais l'histoire n'a pas bougé.

C'est pour cela que Pierre est marxiste. Il pense qu'il faut l'intervention des masses. Et en particulier de la classe ouvrière qui est la classe des producteurs modernes. C'est une idée qui vient de l'étranger. Car le marxisme ne se moule pas dans les frontières nationales.

Pierre explique. "*Regarde nos parents ; ce sont tous d'anciens paysans. Et c'est une évolution internationale qui les a jetés dans les villes. C'est le développement du capitalisme. En Russie, cela s'est traduit il y a 40 ans, en 1861, par une soi-disant émancipation des serfs. C'est l'État, d'en haut, qui a décidé de supprimer le servage. Parce que le serf avait les pieds attachés à la terre du seigneur. Et qu'il fallait trouver une main-d'oeuvre pour faire tourner les usines en train de se créer, et dont les techniques commencent à venir de l'autre bout de l'Europe : Angleterre, Allemagne et France. Mais cette libération d'en haut était une fausse libération. Nos parents devaient la payer : ils ont appelé cela "droit de rachat". Et ceux qui ne pouvaient pas payer n'avaient pas de terres pour vivre. Voilà pourquoi ils ont dû quitter la terre.*

"*Cette évolution a été la même dans tous les pays. Aux États-Unis, au même moment, les*

partisans du capitalisme industriel vont mener la guerre contre les partisans du maintien de l'esclavage dans le Sud, où il y a les grandes plantations de coton. Mais là aussi, c'est pour pouvoir exploiter le Noir comme prolétaire en guise de libération.

"S'il y a quelque chose de spécial chez nous, en Russie, explique Pierre, c'est que nous avons le système bourgeois, mais pas vraiment la bourgeoisie. Nos capitalistes, ceux qui possèdent ton usine comme la mienne, la plupart sont en France ou en Allemagne. Et quand il y en a de russes, c'est l'argent qui vient d'ailleurs, comme cet argent français qui vient des spéculateurs de ce pays riche : ils l'ont appelé l'emprunt "franco-russe", pour faire croire qu'un emprunt est équitable. Mais le seul qui est assuré d'y gagner c'est le capitaliste qui prête.

Nous sommes 3 millions d'ouvriers dans la grosse industrie, continue Pierre. Et même 10 millions, si on compte tous les ouvriers de l'Empire tsariste".

Pierre explique d'autres choses qui semblent extraordinaires à Paul. *"Nous avons des frères à l'autre bout de l'Europe. Ce sont les ouvriers anglais qui ont inventé les premières formes d'organisation syndicale, ce sont les ouvriers français qui avant ta naissance, en 1871, ont créé leur Commune de Paris et qui ont tenu tête à toute une armée qui s'est vengée en les écrasant. Ce sont les ouvriers allemands qui ont créé le plus puissant parti ouvrier à ce jour : le Parti social démocrate allemand. Là-bas, ils ont imposé des reculs au patronat, et aux élections de 1893 ont réussi à faire élire 40 de leurs représentants dans le Parlement des puissants. Voilà notre famille et ce dont elle est capable",* conclut Pierre.

DES OUVRIERS S'ENGAGENT POUR CHANGER LE MONDE

Paul choisit de rejoindre le combat de Pierre. Tout ce qu'il a appris, Paul veut le redonner à ses camarades de travail. Mais il faut faire attention à cause de la répression, terrible. Dans la fabrique, il convainc un à un, construit son petit groupe ; ensemble, ils sont le syndicat ; dans l'illégalité, car c'est interdit.

Début 1901, Paul reçoit de Pierre quelques exemplaires du numéro un d'un nouveau journal : l'"*Iskra*". Paul ne le sait pas encore, mais il a entre les mains un lien avec Lénine lui-même.

L'exemplaire qu'a Paul entre les mains est arrivé clandestinement, par bateau, depuis Marseille. D'autres filières existent, via Berlin, Munich ou Stockholm, toutes clandestines. L'"*Iskra*" signifie en russe l'"*étincelle*" ; il est écrit dessus : *"de l'étincelle jaillira la flamme"*.

L'"*Iskra*" est rédigée et imprimée, en partie à Londres où se trouve Lénine, en partie à Genève. Y collaborent aussi d'autres marxistes, des "*vieux*" comme Plékhanov, et de plus jeunes comme Lénine et Martov. Tous sont dans l'émigration à cause de la répression.

De tous, Lénine est de loin le plus actif. Avec l'aide de sa femme, il rédige jusqu'à 300 lettres par jour ; pour lui chaque convoyeur de journaux est une "*liaison*", chaque destinataire aussi ; il suit dans le moindre détail toute cette activité, profite de rencontres pour affiner le réseau, ou se renseigner sur le moral des gens, le climat dans chaque secteur.

Au cours de l'année 1901, Paul est arrêté par la police alors qu'il convoie une nouvelle livraison de journaux. La police est brutale mais doit se rendre à l'évidence : une fois de plus elle peut couper seulement le bout d'un des bras tentaculaires de l'"*Iskra*", mais pas la tête, qui

a choisi de rester à l'étranger. Paul sait tout cela et il a confiance. En moyenne, à l'époque, un militant actif ne reste pas plus de 2, 3 ans en liberté. D'autres prendront la relève.

En prison, il ne se démoralise pas. Sa vision du monde le soutient. Et il passe le plus clair de son temps à lire. Tout ce qu'il trouve dans la bibliothèque de la prison mérite d'être lu ; à travers aussi bien des romans de la littérature classique que des intellectuels peu contestataires, il apprend, améliore sa compréhension du monde. Comme beaucoup de militants, c'est en prison qu'il fait sa véritable formation politique.

En 1902, il participe à une évasion collective et elle réussit. Grâce à l'une des filaires, il émigre de Russie. L'Iskra lui fixe sa ville de résidence : ce sera Berlin où le groupe de l'"Iskra" a besoin d'aide. Paul reçoit un programme d'études élaboré par un groupe social-démocrate, qui doit, en 6 ans, former des militants qualifiés.

En Europe, Paul va découvrir une chose nouvelle encore : c'est que les idées sont une bataille. Y compris entre camarades luttant ensemble. Lénine, Plékhanov, Martov, ne sont pas d'accord sur tout. Etre d'accord sur l'idée que la classe ouvrière doit changer le monde ne suffit plus.

LES DÉBUTS DU PARTI ET LES EXIGENCES DE LÉNINE (1902-1905)

L'idée essentielle de Lénine à cette époque est que la classe ouvrière a besoin d'idées politiques qui lui viennent du dehors. *“L'histoire de tous les pays, dit-il, atteste que, livrée à ses seules forces, la classe ouvrière ne peut arriver qu'à une conscience trade-unioniste, c'est-à-dire à la conviction qu'il faut s'unir en syndicats, mener la lutte contre le patronat, réclamer du gouvernement telle ou telle loi nécessaire aux ouvriers”.*

Et Lénine rajoute : *“coupé de la social-démocratie, le mouvement ouvrier dégénère et s'embourgeoise inévitablement : en se cantonnant dans la lutte économique, la classe ouvrière perd son indépendance politique, se traîne à la remorque d'autres partis, trahit la grande devise : “l'émancipation des travailleurs sera l'oeuvre des travailleurs eux-mêmes”.*

Lénine se pose le problème du type d'organisation nécessaire : *“C'est pour nous une des questions les plus névralgiques. Nous retardons fortement à cet égard sur les vieux militants du mouvement révolutionnaire russe ; il faut reconnaître franchement cette lacune et nous efforcer de mettre au point des méthodes plus clandestines de travail, de propager plus systématiquement des règles de conduites et d'actions, les moyens de duper les gendarmes et d'esquiver les filets de la police. Il nous faut former des hommes qui ne consacrent pas seulement à la révolution leurs soirées libres, mais toute leur vie ; il nous faut mettre sur pied une organisation assez considérable pour qu'on puisse y pratiquer une stricte division du travail entre différents genres d'activité”.*

Durant l'été 1903, s'ouvre à Bruxelles puis à Londres, le 2^{ème} Congrès préparé par l'Iskra. Ce sera le véritable congrès de formation du parti. La discussion porte sur le critère d'appartenance à ce parti à construire.

Deux textes s'opposent sur ce problème. Lénine propose le suivant : *“Peuvent être membres du parti tous ceux qui en reconnaissent le programme, soutiennent matériellement le parti et adhèrent à l'une de ses organisations”.* Martov propose cet autre texte : *“Peuvent être*

membres du parti ouvrier social-démocrate tous ceux qui en reconnaissent le programme, soutiennent matériellement le parti - jusqu'ici c'est la même chose - et lui prêtent une aide personnelle régulière sous la direction de l'une de ses organisations".

En clair, pour Lénine, ne peuvent être membres du parti que ceux qui militent dans une de ses organisations illégales. Pour Martov, peuvent aussi être membres du parti ceux qui militent sous la direction d'une organisation illégale sans en faire partie.

La différence est mince, puisque Martov s'accorde quand même à ne reconnaître le droit de vote délibératif qu'aux membres des organisations illégales.

Sur le coup, la discussion paraît totalement incongrue aux militants qui ne la comprennent guère. On a surtout l'impression d'un conflit de générations : les jeunes avec Lénine, face aux vieux avec Martov. Les militants se déterminent en fait sur les dirigeants qu'ils connaissent le mieux. C'est ce qui amène Trotsky à voter en faveur de Martov. Plékhanov se range du côté de Lénine. Le vote donne la majorité au texte de Lénine. Les vainqueurs sont surnommés bolchéviks, c'est à dire en russe "*majoritaires*", et les opposants mencheviks, ou "*minoritaires*".

C'est pourtant sur cette différence que vont se construire le parti et les militants bolchéviques. Dans la discussion, Lénine réplique souvent qu'il est essentiel de tracer une ligne de démarcation entre "*les bavards et les travailleurs*". Et que le projet de Martov ouvre la porte aux uns comme aux autres. Lénine dira aussi que les statuts doivent exprimer "*la méfiance organisée de la direction*". Et Lénine se méfie de l'opinion petite-bourgeoise ou bourgeoise, en particulier des intellectuels, que Martov veut préserver et ne pas perdre. Mais dès le Congrès terminé, Plékhanov qui a voté le texte de Lénine s'active à prôner une réconciliation entre mencheviks et bolchéviks. Lénine sait alors qu'il lui faudra un travail concret de longue haleine et pas une simple résolution au Congrès.

Ce travail concret, Lénine va y consacrer toutes les années qui suivent. Et pour faire ce travail vis-à-vis du parti lui-même, Lénine va faire ce qu'on appelle un travail de fraction. C'est-à-dire s'entourer ouvertement, ou clandestinement selon les périodes, des militants les meilleurs pour préparer ses arguments, sa politique, et influencer de façon elle aussi organisée le parti lui-même et ses militants. On peut dire que c'est un parti dans le parti.

Ce dont Lénine veut se séparer nettement, c'est des influences sociales d'autres couches que la classe ouvrière. Il sait qu'il ne suffit par pour cela de mesures formelles. Il veut sélectionner des militants dont on peut être sûr qu'ils resteront au seul service de la classe ouvrière. Il sait que les influences de la bourgeoisie ou de la petite bourgeoisie peuvent traverser y compris les frontières d'une organisation ouvrière. Martov par exemple, avec son texte, tenait à ne pas se couper de sympathisants du mouvement social-démocrate issus de la petite bourgeoisie intellectuelle notamment.

Lénine pense que ces intellectuels peuvent avoir leur place dans le parti ouvrier, mais à condition qu'ils rompent avec les intérêts de leur classe, et qu'ils en prennent donc les risques personnellement.

Paul, comme bien des militants qui ont vu de près le sérieux et l'efficacité des méthodes de travail de Lénine auteur de l'"*Iskra*", décide de lui faire plutôt confiance, mais en même temps il regrette quand même que l'unité du parti ne soit pas réalisée. A partir de janvier 1905, Lénine édite un nouveau journal, "*V. Period*" ("*En Avant*") qui est celui de la fraction

bolchévique. Paul s'occupe de "V. Period" et de l'"Iskra".

1905, LA RÉVOLUTION QUI POSE LES PROBLÈMES (janvier-décembre 1905)

Début 1905, les nouvelles venant de Russie indiquent une montée de la tension. Déjà, depuis un ou deux ans, les grèves ouvrières se sont multipliées. Mais ce qui domine dans l'opposition politique au tsar et à son régime absolutiste, c'est le courant de l'opposition bourgeoise. On l'a vu, il n'y a pas vraiment de bourgeoisie en tant que classe comme en France ou en Angleterre à cette époque. Mais il y a toute une couche moyenne d'avocats, journalistes, professeurs, qui sont pour l'introduction de réformes : des libertés politiques - pour eux d'abord -, une réforme fiscale - pour eux aussi -, une démocratisation des grandes propriétés de la terre, pour qu'ils puissent en profiter. Seulement ces petits-bourgeois sont bien incapables de se battre pour cela, ils demandent à l'État de bien vouloir l'appliquer, les petits patrons demandent à leurs ouvriers de les soutenir.

Et puis, soudain, le 9 janvier 1905, c'est la classe ouvrière qui va prendre la direction de la contestation. Ce jour-là, les ouvriers de Pétersbourg avancent des revendications précises qui, même s'ils ne le savent pas encore, sont un scalpel tranchant dirigé contre le régime. Ils demandent :

- l'amnistie pour les condamnés politiques qui emplissent les prisons à travers toute la Russie ;
- les libertés publiques (droit de se réunir, de s'organiser, de s'exprimer) ;
- la séparation de l'Église et de l'État ;
- la journée de 8 heures ;
- l'abandon de la terre au peuple.

Le matin du 9 janvier, les ouvriers ne se rendent pas compte du changement que constituent les termes de cette pétition. Ils font confiance au Tsar bien-aimé et c'est à lui qu'ils demandent eux aussi de faire des réformes.

Et c'est avec cette supplique qu'ils s'adressent au Tsar : *“Souverain, nous les ouvriers, nos femmes et nos vieillards débiles, nos parents, nous sommes venus vers Toi Souverain pour demander justice et protection. Nous sommes réduits à la misère, on nous opprime, on nous accable de travail au-dessus de nos forces, on nous injurie, on ne veut point reconnaître en nous des hommes, on nous traite comme des esclaves qui doivent endurer leur sort et se taire. Nous avons patienté, mais on nous précipite de plus en plus dans l'abîme de l'indigence, de l'asservissement et de l'ignorance. Le despotisme de l'arbitraire nous écrase, nous étouffons. Les forces nous manquent Souverain ! La limite de la patience est atteinte ; pour nous voici venu le terrible moment où la mort vaut mieux que d'insupportables tourments”*.

Les troupes du Tsar ont reçu l'ordre de tirer. Massées devant le Palais d'Hiver, elles attendent les manifestants. Et elles tirent. Il y a des centaines de morts, des milliers de blessés. Ce dimanche 9 janvier rentrera dans l'histoire sous le nom de Dimanche Rouge.

A ce massacre, la classe ouvrière va donner sa première réponse à l'échelle de la Russie : c'est la grève. Une grève sans direction d'ensemble, spontanée, d'instinct, par solidarité. Qui éclate ici, est étouffée là, repart ailleurs. Elle dure ainsi deux mois. Après quoi la répression semble l'emporter.

Mais six mois plus tard, le mouvement renaît de ses cendres. Le 19 septembre 1905 une grève à l'imprimerie Sytine à Moscou éclate pour la diminution de temps de travail, avec augmentation du salaire aux pièces. Le 9 octobre, les délégués cheminots de Pétersbourg se réunissent en congrès extraordinaire et décident de la grève des chemins de fer ; ils télégraphient sur toutes les lignes les mots d'ordre ; c'est à nouveau :

- l'amnistie pour les condamnations politiques ;
- les libertés civiques ;
- la journée de 8 heures ;
- la tenue d'une Assemblée Constituante.

En une semaine, les 700 000 cheminots sont en grève totale. Autour des lignes de chemin de fer, toute l'activité industrielle s'arrête. Cette fois, c'est bel et bien la grève politique générale. Dans le Sud industriel de la Russie, des ouvriers pillent des armureries pour répondre aux attaques des Cosaques, ou élèvent des barricades.

LE SOVIET OUVRIER DE PETROGRAD

Paul, comme d'autres militants de l'émigration, a profité de cette situation bouleversée pour rentrer. Il retrouve ses camarades d'Odessa. D'emblée, ceux-ci le regardent comme leur dirigeant. Paul se retrouve élu au Soviet d'Odessa.

Le premier soviet a été inventé et réalisé par les ouvriers en grève d'Ivanovo Voznessensk, une ville industrielle à 200 km de Moscou. Les patrons avaient mis en place une sorte de réunion de concertation entre ouvriers et direction dans l'usine. C'est ce cadre-là qu'ont pris les ouvriers qui n'avaient sinon pas d'autre lieu pour se réunir. Et en quelques semaines, les soviets se multiplient à tous les grands centres industriels. Le plus important sera celui de Pétersbourg.

A son point le plus fort, le Soviet de Pétrograd compte 550 délégués. Ils sont élus par 250 000 ouvriers de la ville, en principe 1 délégué pour 500 ouvriers. Le soviet est vite devenu quelque chose de nouveau. Il décide de faire tourner l'électricité, le temps que l'imprimerie sorte un nouveau tract. Il décide aussi de ne pas laisser sortir les journaux dont les rédacteurs dépendent du Comité de Censure tsariste ; et à la place, il fait paraître son journal : les "Izvestia".

Avec le soviet, les masses en révolution ont trouvé un outil de lutte et d'organisation qui les renforce. On apprend et on réalise à toute vitesse. Le Soviet invite les travailleurs à appliquer eux-mêmes la journée de 8 heures. A Moscou, c'est la foule qui libère les prisonniers politiques, qui deviennent en un instant les nouveaux cadres du mouvement.

Voici l'appel lancé par Trotsky quand il devient président du Soviet de Pétrograd fin 1905 : *“Nous invitons les ouvriers à se joindre à la grève générale. Nous avons décidé de concentrer la direction du mouvement entre les mains d'un comité ouvrier unique. Nous proposons à chaque usine, à chaque fabrique et chaque corporation d'élire un député pour 500 personnes. L'assemblée des délégués d'une usine ou d'une fabrique constituera un comité d'usine ou de fabrique. L'assemblée des comités de toutes les usines et de toutes les fabriques constituera le comité ouvrier de Saint-Pétersbourg... Le comité sera le porte parole des ouvriers de Saint-Pétersbourg devant le reste de la société. Il déterminera les actions à accomplir au cours de la grève : il dira quand il faut reprendre le travail...”* Signé le président du Soviet : Trotsky.

Effrayé par cette nouvelle force qui lui tient tête, le régime tsariste recule ; il cède sur le papier : la liberté de réunion, l'inviolabilité des personnes, le contrôle de l'administration. Ce ne sont que des mots car la répression armée continue. Mais ces mots-là sont lourds de sens. L'absolutisme n'est plus tout puissant.

Début décembre, le gouvernement se sent assez fort pour contre-attaquer. Cette force, d'où vient-elle ? De la stabilité de l'armée. De la stabilité aussi des campagnes qui ne se sont pas soulevées. La révolution de 1905 est une révolution des villes. Mais 90 % du pays est paysan. Et le paysan, bien qu'opprimé, surexploité, reste spectateur, neutre. Et le paysan sous l'uniforme qui fait le gros des troupes militaires a accepté d'obéir.

Le 3 décembre, le Soviet de Pétrograd est arrêté. Celui de Moscou réplique par un appel à la grève générale, en vue d'une insurrection armée. Mais l'héroïsme des ouvriers de Moscou ne suffit pas face à une armée qui reste homogène. Moscou est bombardée par l'armée. Au bout de 15 jours, le Soviet décide de cesser la grève. Mais la répression et la vengeance du Tsar va se poursuivre pendant des mois. Comme dans la Commune de Paris ; elle fera 15 000 morts, 20 000 blessés, 70 000 emprisonnés ou déportés. Trotsky est déporté en Sibérie ; il s'en évadera et ira émigrer en Allemagne.

Paul a survécu, il est seulement emprisonné. Quand il ressort, en 1906, la situation de la classe ouvrière recule. Chaque année, il y a bien moins de grèves que la précédente. La réalité redevient un sentiment d'écrasement total autour de lui.

1906 : LES FAIBLESSES DES MENCHEVIKS ET DES BOLCHÉVIKS POUSSENT A UNE UNIFICATION . CONTRE L'AVIS DE LENINE

1905 a trouvé des bolchéviks peu nombreux (1 400), ayant peu de soutiens ; la plupart avaient de fait rejoint les mencheviks. Mais ceux-ci, de leur côté, ont manqué d'efficacité. Au lendemain immédiat de 1905, se développe un courant dans chacune des tendances pour réunifier le parti. On compte alors environ 14 000 bolchéviks et 34 000 mencheviks.

La réunification a lieu au Congrès de Stockholm en avril 1906. le fameux article qui avait vu la première séparation en mencheviks et bolchéviks en 1903 est cette fois euphoriquement voté par tout le monde, y compris Martov. Sur la lancée du mouvement de 1905, de nouveaux militants continuent d'affluer vers le parti, qui atteindra les 76 000 en 1907. Mais le mouvement des masses est bel et bien lui en train de refluer.

Lénine n'est pas satisfait de cette unité-là. Se refuser à assumer toutes les conséquences de l'action illégale était une preuve d'un manquement grave. Mais adhérer soudain à l'illégalité sans condition n'est pas forcément une preuve de certificat de bonne conduite prolétarienne.

Concrètement, les dirigeants mencheviks, Plékhanov en tête, propagent l'idée qu'il ne fallait pas prendre les armes en 1905. Leur théorie est que le prolétariat russe n'est pas mûr pour accéder au pouvoir. Ils comparent la Russie à la France d'avant 1789 : il faut selon eux que la bourgeoisie prenne le pouvoir, change les choses ; alors la classe ouvrière se développera et, plus tard, dans une autre période, se posera comme en Occident le problème du socialisme. En attendant, il faut donc soutenir la lutte des tendances bourgeoises. Voilà leur programme.

Lénine pense tout autrement. Il est convaincu que ceux qu'il y a comme bourgeois en

Russie sont totalement inconsistants, trop liés à l'ancien ordre en place, et même s'ils voulaient quelques changements, leur faiblesse et leur peur de ce qu'ils ont vu de la force du mouvement ouvrier les rendent stériles.

Mais ce n'est pas sur cette différence d'idées-là que Lénine va mener son activité pour forger une nouvelle génération de militants. Là-dessus, il pensait que les événements se chargeraient d'ouvrir les yeux aux uns et aux autres.

Non, c'est sur la capacité des militants à garder le cap malgré les reculs, l'absence même pendant une période de mouvement ouvrier, que Lénine jugera et fera son choix.

Des élections au Parlement qu'a concédé Nicolas I en 1905, doivent avoir lieu en janvier 1907. Lénine se prononce pour participer à la campagne politique. Mais il doit combattre sur deux fronts opposés, à l'intérieur du parti. D'une part, certains menchéviks qui comptent faire à la Douma un travail réformiste, en participant au jeu en quelque sorte, au lieu de l'utiliser comme une tribune. Ces menchéviks sont prêts à s'allier avec les Constitutionnels-Démocrates, le parti Cadet bourgeois, contre l'absolutisme.

D'autre part, Lénine rencontre dans les rangs des bolchéviks des partisans acharnés du boycott. Pour ceux-ci, la Douma est une institution réactionnaire, et les révolutionnaires ne peuvent donc que la combattre. De plus, ajoutent-ils, nous avons toujours boycotté les élections, nous devons continuer à le faire. Enfin, le mot d'ordre de boycott doit nous permettre d'élargir la montée révolutionnaire.

Lénine répond que le mot d'ordre de boycott doit être décidé selon les circonstances, que la Douma est de toute manière toujours réactionnaire. Si le parti a effectivement boycotté la Douma de 1905, c'est qu'il existait un climat révolutionnaire. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas. Enfin, ajoute Lénine, oui le boycott nous permettra le moment venu d'élargir une montée révolutionnaire. Mais c'est en utilisant les élections aujourd'hui qu'on peut préparer cette situation pour demain.

Lénine ne convainc pas la majorité des bolchéviks, et si sa position l'emporte, c'est avec les voix ambiguës des mencheviks. Le résultat est probant pour Lénine : 55 députés sociaux-démocrates sont élus.

LENINE MÈNE SON COMBAT DANS LE PARTI

Loin de céder à l'euphorie, Lénine voit au recul qui se produit dans les masses que l'on va maintenant entrer dans la période la plus difficile. Il faudra avoir dit-il, *“la force de la volonté, l'endurance et la fermeté d'un parti révolutionnaire trempé pour savoir résister au doute, à la faiblesse, à l'indifférence, au désir d'abandonner la lutte”*.

C'est à ce moment, en 1907, qu'il organise la fraction bolchévique, lui donne sa propre direction, un *“centre”* clandestin par rapport au parti. Le centre bolchévik secret, qui s'intitule le C.B., est composé de 15 membres : Lénine, Bogdanov, Pokrovsky, Rojkov, Zinoviev, Kaménev, et les organisateurs les plus remarquables : Krassine, Rykov, Doubrovsky, Noguine. Il se dote en même temps d'une tribune publique, un journal, *“le Prolétaire”*, organe du Comité de Saint Pétersbourg que dirige Zinoviev. Pour un travail systématique, il gagne un à un les meilleurs militants à ses vues. Et de Congrès en Congrès, on va mesurer le résultat de ce travail et voir les bolchéviks l'emporter sur les mencheviks.

Lénine se soucie de former des militants qui sachent se comporter en conspirateurs professionnels, tout en ne perdant pas de vue la nécessité pratique de militer de façon plus ouverte auprès des ouvriers. Clandestinement, Lénine développe des organisations secrètes, formées des mêmes militants, chargées de fabriquer des armes, des munitions ou de vider les caisses des banques pour renflouer celle du parti.

Pour l'année 1906, ces groupes opèrent 362 expropriations, 121 actes terroristes, et on compte 47 combats avec la police. Bien des défauts apparaissent. Les groupes secrets développent une tendance à former des spécialistes du coup de main qui se transforment en adeptes de la conspiration pour la conspiration et s'isolent de la population. Dans le Caucase, où cette activité s'est particulièrement développée, il se serait produit 1 150 actes de terrorisme, probablement sous la direction de Staline.

Le Congrès de Londres de mai 1907 décide de dissoudre ces groupes, compte tenu de *“leur transformation inéluctable, dans les conditions présentes, en cercles étroits de conjurés”* qui *“s'isolant des masses et se démoralisant, apportent la désorganisation au sein du parti”*. Les opposants les plus farouches aux groupes de combat sont mencheviks. Il semble certain que Lénine continue un moment d'organiser ce travail, clandestinement même vis à vis du parti. Des militants bolchéviks sont en effet arrêtés à Berlin, Munich et Paris suite à l'attaque d'un convoi de la banque d'Etat de Tiflis, après le congrès. Puis une affaire de *“fausse monnaie”* organisée par Krassine est découverte.

En tous cas Lénine n'oublie pas ce qu'il veut. Il ne veut pas des candidats aux élections à n'importe quel prix. Il veut des militants capables d'allier l'action légale et l'action illégale. L'action ouverte car il faut rester proche des travailleurs, l'action cachée pour construire et protéger l'appareil qui relie les militants et leur donne l'efficacité de l'organisation. Il abandonne les coups de main quand il devient clair que l'essor révolutionnaire des masses n'est pas pour demain, qu'au contraire la réaction s'approfondit encore.

LA RÉACTION SE DECHAÎNE (juin 1907) : LES INTELLECTUELS DÉSERTEMENT EN MASSE

Il y avait 2 750 000 grévistes en 1905, 1 750 000 en 1906 encore, et puis seulement 750 000 en 1907. Se sentant plus fort, le gouvernement prend sa revanche. La répression se déchaîne en juin 1907. Les arrestations pleuvent. Les 53 députés sociaux-démocrates sont arrêtés. La loi électorale est changée : la représentation ouvrière est réduite d'un tiers, celle des paysans de moitié.

La réaction se fait sentir de plein fouet dans le parti. Le correspondant de la fraction bolchévique de l'usine Koulébatki écrit : *“Au cours de la dernière période (six mois après le coup d'Etat), faute d'intellectuels, l'organisation de notre district est morte”*. Partout on se plaint de la désertion des intellectuels. L'organe central consacré aux questions d'organisation conclut des correspondances reçues : *“les intellectuels ont déserté en masse au cours de la dernière période”*. Ce sont les ouvriers qui doivent les remplacer à leur poste.

Dans son étude sur Staline, Trostky raconte cette période : *“Plus terrible que les coups du dehors fut la réaction intérieure. La désertion devint générale. Les intellectuels passèrent de la politique à la science, à l'art, à la religion, à la mystique érotique. Une épidémie de suicides compléta le tableau.”* *“Ce n'était pas seulement les intellectuels, les "chevaliers d'une heure" venus momentanément au mouvement, qui désertaient, poursuit Trotsky, mais aussi des*

ouvriers avancés, pendant des années liés au parti”.

Et il précise : *“Dans les couches arriérées de la classe ouvrière se renforçaient d'une part, l'esprit religieux, de l'autre l'alcoolisme, les jeux de cartes, etc. Dans la couche supérieure, le ton était maintenant donné par des ouvriers individualistes qui s'efforçaient, à l'écart des masses, d'accroître leur culture et leur niveau de vie personnels. C'est sur cette couche fort mince d'une aristocratie surtout de métallurgistes et d'imprimeurs que s'appuyaient les mencheviks. Les ouvriers de la couche moyenne, à qui la révolution avait appris à lire les journaux, faisaient preuve d'une plus grande stabilité. Mais entrés dans la vie politique sous la direction des intellectuels et tout à coup laissés à eux-mêmes, ils se trouvaient paralysés et attendaient”.*

UN COURANT DÉMORALISATEUR PARMIS LES MENCHEVIKS: LES LIQUIDATEURS NE CROIENT PLUS AU PARTI

Parmi les militants qui tiennent le coup, un courant qui traduit la démoralisation se répand : ces militants disent maintenant que l'action clandestine est sans perspective, qu'il faut l'abandonner et rechercher d'abord l'alliance avec la bourgeoisie libérale. Ainsi on pourrait regagner des élus au Parlement. Martov s'en prend ouvertement à Lénine et l'accuse de vouloir construire un parti-secte. Axelrod écrit : *“L'élan de l'histoire pousse ouvriers et révolutionnaires même avec beaucoup plus de force vers le révolutionnarisme bourgeois”.* Martynov dit que le parti doit *“pousser en avant la démocratie bourgeoise”.* Potressov affirme qu'il n'y a pas de parti et que tout est à faire.

Ce courant, majoritaire chez les menchéviks, remet en réalité en cause l'idée de la construction du parti. Lénine les qualifie de *“liquidateurs”.* Mais Lénine, s'il ne fait pas de cadeau en s'attaquant à eux, considère sur le fond que l'essentiel est que ceux qui restent dans l'adversité sont utiles pour l'avenir, que leur présence contribue à prouver la possibilité de construire le parti révolutionnaire spécifiquement ouvrier.

Ainsi, au plus fort du recul, Lénine fait le calcul que les menchéviks qui restent, qui ont encore foi dans la construction du parti, sont des camarades que l'on peut garder avec soi, que la traversée du désert va forger dans notre sens. *“Non pas que nous fermions les yeux sur les divergences de principe, précise-t-il, mais en vue de bâtir un parti réellement uni où les divergences ne doivent pas empêcher le travail commun, l'offensive commune, la lutte commune”.*

Pourtant, les liquidateurs sont un danger qui peut être mortel, car ils risquent de transformer la démoralisation déjà présente en abandon pur et simple du combat même pour l'existence d'un parti.

Lénine ne fait pas du sentiment, il analyse, et il analyse d'un point de vue de classe. Ce courant liquidateur est la manifestation des *“compagnons de route petits-bourgeois”* dit-il. C'est une chose inévitable, car du point de vue des tâches à accomplir, la révolution à venir en Russie est aussi une révolution bourgeoise. Il est donc *“inévitables qu'un certain nombre de compagnons de route de diverses nuances viennent se joindre à chacune des fractions du Parti ouvrier social-démocrate russe au moment de la révolution bourgeoise. Même dans les pays capitalistes les plus évolués, ajoute-t-il, une fois la révolution bourgeoise pleinement achevée”*, cela se produit aussi, *“car le prolétariat est en contact permanent avec les couches les plus diverses de la petite-bourgeoisie, qui viennent sans cesse grossir ses rangs”.*

“Si le parti prolétarien, dit Lénine, sait assimiler ces éléments étrangers, se les subordonner, et non se subordonner lui-même à eux, s’il sait reconnaître à temps que tels ou tels éléments sont effectivement étrangers, et que dans ces conditions il est indispensable de se séparer d’eux clairement, ce phénomène n’a rien d’anormal ni d’inquiétant”. (Tome 15, page 488, juillet 1909)

L’important pour Lénine est que ce courant ne puisse se trouver en situation de dominer, d’influencer, de "s’assimiler" le parti. Et si tel ou tel d’entre eux lui devient trop "étranger", Lénine est donc prêt et prépare le parti à s’en séparer. Lénine fait donc en sorte de marquer aux yeux du parti ces éléments petits-bourgeois douteux, pour que les autres militants, les travailleurs, ne se laissent pas influencer par eux alors qu’ils sont désorientés.

UN COURANT DÉMORALISATEUR PARMIS LES BOLCHÉVIKS : LES BOYCOTTISTES NE CROIENT PLUS EN L’ACTION OUVERTE

Mais le recul exerce aussi une pression grave sur les bolchéviks. Là, c’est un courant qui s’affirme pour l’abandon pur et simple de l’action légale, notamment parlementaire, qui s’affirme. Ce sont les "otzovistes" : ils refusent de participer à la Douma, mais aussi de travailler dans les syndicats ouvriers, les coopératives, les organisations de masse légales ou semi-légales. Cette position était restée minoritaire dans la fraction bolchévik lors des élections de début 1907. Pour les élections qui suivent la répression de juin 1907, et où la nouvelle Douma est faite sur mesure par le tsar, Lénine se retrouve cette fois seul contre tous les bolchéviks partisans du boycott. Lénine vote seul et tous les élus sont menchéviks.

Début 1910, la situation est donc critique pour le Parti ouvrier social-démocrate russe. Il y a au moins 4 tendances : bolchéviks, otzovistes parmi les bolchéviks, menchéviks, et liquidateurs parmi les menchéviks.

Du côté bolchévik, Lénine parle en ces termes pour convaincre ses camarades qu’il faut améliorer le travail parlementaire et non l’abandonner : “Ayez donc le courage de reconnaître, camarades, que nous sommes encore loin d’avoir fait ce qu’il aurait fallu pour guider réellement le travail du groupe (parlementaire) et pour l’aider en pratique. Ayez le courage de reconnaître que dans ce domaine nous pouvons faire deux fois plus si nous réussissons à renforcer nos organisations, à consolider le parti, à resserrer ses liens avec les masses, à créer des organismes du parti qui exercent une influence permanente sur de larges couches de prolétaires”. (tome 15, page 419, avril 1909)

C’est donc sur un ton fraternel que Lénine s’adresse à eux. Ce qui ne l’empêche pas de démontrer jusqu’où leurs positions peuvent les mener. “Partout où règne l’esprit otzoviste, constate-t-il, il saute aux yeux que les organisations illégales ne font rien. Un ou deux cercles de propagande, la lutte contre les possibilités légales : voilà tout le travail. Il revêt essentiellement un caractère désorganisateur dont vous pourrez vous rendre compte en lisant les nombreux matériaux que je vous ai envoyés d’Odessa.” (tome 16, page 109, novembre 1909)

1910 : A NOUVEAU, LES FAIBLESSES DES DEUX BORDS POUSSENT A L’UNIFICATION

En 1910 la situation générale est si grave que beaucoup de militants pensent qu’il faut à nouveau refaire l’unité du parti, tant les crises l’ont affaibli. Trotsky est l’un des plus militants

pour la “réconciliation”. Les menchéviks proposent la tenue d'une Conférence de toutes les organisations légales et illégales, de toutes les fractions, qui reconstruirait l'unité brisée. Lénine, méfiant, y voit une opération inspirée des liquidateurs. D'autres bolchéviks, Doubrovinski, Rykov, Sokolnikov, Noguine, sont pour.

La réunification est finalement décidée en janvier 1910. Officiellement, les deux fractions sont dissoutes et fusionnent, les journaux bolchévique et menchevique, le "Prolétaire" et la "Voix Social-Démocrate" disparaissent pour faire place au "Social-Démocrate", dirigé par Lénine, Zinoviev, Dan et Martov. Et surtout chaque fraction s'engage à éliminer son extrémité : les liquidateurs pour les mencheviks et les boycotteurs pour les bolchéviks.

Cette fois encore, Lénine met en garde contre les dangers de l'unité. Il s'inquiète “de l'état d'esprit de conciliation en général, sans idées claires, sans savoir avec qui, pourquoi, comment”. Il obtient l'expulsion des deux principaux partisans du boycott, Bogdanov et Lounatcharsky. Mais du côté des menchéviks, on est bien incapable de lutter contre les liquidateurs. Même leur journal continue de paraître.

Le 11 avril, Lénine décrit la situation du parti : “Nous avons un bébé crevé d'abcès... Ou bien nous ferons crever ces abcès, nous guérirons l'enfant et nous l'élèverons (...) ou si cela tourne mal, l'enfant mourra”. “Dans ce cas, dit-il, nous vivrons quelque temps sans enfant et ensuite nous enfanterons un bébé plus sain.” Lénine envisage donc ouvertement de fonctionner sans parti, uniquement avec sa fraction ou son équivalent, pour conserver les idées et la pratique de l'avenir.

1912 : PREMIERS SIGNES DE REMONTÉE OUVRIÈRE SCISSION DÉFINITIVE AVEC LES MENCHÉVIKS

Mais à partir de 1910 les signes d'un réveil se multiplient. Les étudiants les premiers ont repris les manifestations. Les ouvriers dont les conditions de vie sont devenues plus supportables avec la fin de la crise reprennent courage et goût à la lutte. Il y a 400 000 grévistes le 1^{er} mai 1911. Et en avril 1912, la fusillade de la Léna - 150 morts, 250 blessés - marque un nouveau départ de la lutte ouvrière.

Aux yeux de Lénine des événements révolutionnaires se préparent : il faut que le parti soit solidement structuré pour y faire face. Sous la direction de Zinoviev, les bolchéviks organisent en France, à Longjumeau, une école de cadres du parti d'où les militants rentrent ensuite illégalement en Russie.

En janvier 1912, une conférence se tient à Prague : on décide de la scission définitive avec les menchéviks, courant liquidateur compris, et on se prononce pour la création de “noyaux sociaux-démocrates illégaux entourés d'un réseau aussi étendu que possible de sociétés ouvrières légales”. Le Comité central élu comprend Lénine, Zinoviev, Ordjonikidzé, Sverdlov et l'ouvrier métallurgiste Manlinovski. L'accord avec la "Pravda" de Trotsky est annulé. Il est décidé un quotidien, qui reprend le même nom, la "Pravda".

Le travail des militants sélectionnés au cours de ces longues années de recul change du tout au tout. Le rendement est à son maximum maintenant qu'on est entré dans une période de remontée. Un an plus tard, le chef de la police tsariste écrit : “Il y a maintenant des cercles,

des cellules et organisations bolchéviques dans toutes les villes. Une correspondance et des contacts permanents ont été établis dans presque tous les centres industriels (...) Il n'est rien d'étonnant à ce que, actuellement, le rassemblement de tout le parti clandestin se fasse autour des organisations bolchéviques, et que ces dernières représentent en fait le parti ouvrier social-démocrate russe”.

Contrairement à la situation en 1905, grâce au travail de Lénine, la classe ouvrière dispose maintenant d'une génération de militants professionnels qui savent à la fois être liés aux masses et ne pas subir les influences des courants modérés ou petits-bourgeois qui y circulent en permanence.

Le nombre de militants menchéviks et bolchéviks ensemble qui était de 5 000 quand a surgi 1905, est monté jusqu'à 76 000 en 1907 pour ensuite dégringoler jusqu'à peine 10 000 en 1910, et même 5 000 en 1912.

Mais les 5 000 de 1912 ne sont pas les mêmes que les 5 000 de 1905. Et lorsque ce sont les mêmes, ils ont beaucoup changé. Trotsky dira plus tard : *“Le bolchevisme a créé le type de révolutionnaire qui a des buts historiques incompatibles avec la société contemporaine, subordonne les conditions de son existence individuelle, ses idées et jugements moraux... Lénine travaillait sans cesse au scalpel, tranchant les liens que l'entourage petit-bourgeois créait entre le parti et l'opinion publique officielle. En même temps il apprenait au parti à former sa propre opinion publique. Ainsi par sélection et éducation, dans une lutte continue, le parti bolcheviste créa son milieu non seulement politique, mais moral, indépendant de l'opinion bourgeoise, et irréductiblement opposé à celle-ci. C'est seulement cela qui permit aux bolchéviks de surmonter les hésitations dans leurs propres rangs et de manifester la résolution sans laquelle la victoire d'Octobre eut été impossible”.* (“La Révolution russe”).

1910-1914 : LA REMONTÉE OUVRIÈRE QUALIFIE LES MILITANTS

Le climat a changé aussi autour de Paul. Il peut maintenant reprendre une activité militante longtemps mise en sommeil. Voici comment par exemple il mène son activité syndicale.

Il commence par faire campagne dans son atelier pour *“l'égalisation de la rétribution des ouvriers de la même profession ou bien exécutant le même travail au pièces”*. Mais pour s'adresser aux ouvriers il n'y a aucun moyen légal. Alors avant de prendre la parole pendant une pause, dans le réfectoire ou dans un escalier lors de la sortie, Paul se masque le visage avec une casquette et un foulard pour ne pas risquer d'être reconnu et dénoncé. D'autres militants de l'usine barrent une porte. Certains sont chargés de surveiller les alentours et de donner l'alerte pour que les orateurs puissent prendre la fuite. Le tout, minutieusement préparé, dure quelques minutes.

Bientôt Paul trouve des ouvriers sympathisants, et pour poursuivre la discussion il doit éviter les lieux publics infestés de mouchards et les domiciles privés qui risquent de faire connaître des adresses à la police. Il organise des réunions volantes, en barque, un jour de repos, ou sur un chantier abandonné.

En 1912, Paul participe à la campagne électorale de la Douma : il faut tenir le nom des candidats secret jusqu'au dernier moment, pour les protéger de la répression. Six bolchéviks,

tous ouvriers, sont élus. Sept menchéviks (journalistes, ingénieurs, avocats) le sont aussi. Et les six bolchéviks représentent cinq fois plus de voix ouvrières. Voici comment Badaev, l'un d'entre eux, qui travaille dans les pétroles de Bakou, explique sa mission au Parlement :

“Face à face avec l'ennemi, nous devons ouvertement, directement, sans détours, sans habileté parlementaire, exprimer tout ce que pensent les masses ouvrières, indiquer tous leurs besoins, accuser pour eux le régime existant”.

Quand les députés bolchéviques déposent un projet de loi sur les 8 heures, cela revient en fait à lancer un des mots d'ordre révolutionnaires, cette fois du haut de la tribune même du régime. Les députés, qui ont un statut légal, utilisent leur domicile pour aider les organisations ouvrières, et leurs luttes. C'est ainsi que Badaev prépare une grève dans le pétrole durant des mois, grève contre les primes qui sont une récompense humiliante, qui permettent aux patrons de tenir les ouvriers. C'est l'été 1914. Les patrons arrêtent les ouvriers, les déportent, privent d'eau, de chauffage, de lumière les grévistes. Alors la grève s'étend à Pétersbourg en solidarité.

1914 : LE PARTI BOLCHÉVIK TRAVERSE AVEC SUCCES L'ÉPREUVE DE LA GUERRE

Le mouvement qui enfle est cassé net par la déclaration de guerre. Août 1914, c'est la première guerre mondiale. D'un trait de plume, toutes les organisations ouvrières sont interdites, les journaux interdits. Au Parlement, où on leur demande de voter des crédits pour la guerre, tous les députés sociaux-démocrates s'y refusent. C'est le fruit du travail bolchévique. Alors qu'au même moment, les dirigeants des partis sociaux démocrates des autres pays d'Europe, en France et en Allemagne même, trahissent presque tous et rallient chacun sa bourgeoisie et sa soi-disant patrie.

En Allemagne, Karl Liebknecht va être le seul sur une centaine de députés du parti social-démocrate à refuser de voter les crédits de guerre et s'opposer à la guerre. En Russie, si la fraction bolchévique a entraîné avec elle les mencheviks élus au Parlement, on voit quand même Plékhanov se lancer dans un patriotisme exalté. Il s'adresse en ces termes aux socialistes russes qui se sont enrôlés dans l'armée française à Paris par élan patriotique : *“Je vous envie, je voudrais être avec vous. Vous partez pour une cause sacrée, pour une oeuvre héroïque. Soyez de bons soldats disciplinés, faites bien votre service, donnez l'exemple. La lutte s'annonce longue et acharnée, mais il faut aller jusqu'à la victoire, jusqu'à la défaite définitive de l'impérialisme allemand qui menace l'Europe”.*

Lénine explique que *“du point de vue de la classe ouvrière et des masses laborieuses de tous les peuples de Russie, le moindre mal serait la défaite de la monarchie tsariste et de ses troupes”.* Son programme c'est : *“Une propagande universelle, étendue jusqu'à l'armée et sur le terrain des opérations militaires, pour la révolution socialiste et pour la nécessité de retourner les armes, non contre les esclaves des autres pays mais contre les gouvernements réactionnaires et bourgeois de tous les pays. La nécessité inconditionnelle d'organiser des cellules et des groupes clandestins au sein des armées de tous les pays pour répandre cette propagande dans toutes les langues. Une lutte sans merci contre le chauvinisme et le patriotisme de la bourgeoisie de tous les pays sans exception”.*

Le régime va bénéficier d'un répit grâce à la guerre. Mais ce que prévoyait Lénine se réalise. La guerre, de moyen de casser le mouvement des masses, finit par devenir une cause de soulèvement. Fin 1916, il y a un million de déserteurs : *“les soldats votent pour la paix avec*

leurs pieds". L'armée, le pilier inébranlable qui avait sauvé le régime tsariste en 1905, est minée par la guerre elle-même.

La situation est telle que les classes possédantes, inquiètes de l'aveuglement du Tsar et de l'impuissance de son gouvernement, envisagent de faire une révolution de palais. Cela n'aurait sans doute pas changé grand-chose car ce n'était pas le Tsar, mais tout le régime qui était pourri. Toujours est-il qu'ils n'ont pas l'audace de tenter quoi que ce soit car la révolution de Février les surprend.

Février 1917, LA RÉVOLUTION NAÎT DE LA GUERRE

Le 23 février 1917, c'est la journée internationale des femmes. Le parti bolchévique a prévu à cette occasion des réunions, des discours et des tracts. Il estime n'être pas assez fort, et la liaison entre les ouvriers et les soldats trop insuffisante, aussi décide-t-il de ne pas appeler à la grève. Mais le matin, en dépit de toutes les directives, les ouvrières du textile qui sont parmi les plus exploitées, quittent le travail, envoient des déléguées aux métallos et leur demandent de soutenir la grève. Les bolchéviks, à contrecœur, les suivent. La situation ne leur semble pas mûre. Mais le mouvement ayant démarré, ils estiment de leur devoir de lui assurer le maximum de chances de succès.

Il n'est encore question que de manifestations. Mais en deux jours celles-ci prennent une allure d'émeutes. Après avoir réclamé devant la Douma - le Parlement - "*du pain !*", les manifestants scandent "*à bas l'autocratie, à bas le gouvernement, à bas la guerre !*".

La direction du parti bolchévique est dépassée par l'ampleur des événements, et reste à la remorque du mouvement. Lorsque le 25 février, le Comité central se décide à publier un tract appelant à la "*grève générale dans toute la Russie*", la grève générale tourne déjà à l'insurrection armée. En fait c'est la base, c'est à dire les ouvriers conscients, trempés dans les luttes des années précédentes, sous la direction bolchévique, qui dirigent la révolution.

Pour eux, le problème crucial c'est l'attitude de l'armée, de cette armée qui les avait écrasés en 1905. Alors, si la police reste l'ennemi inexorable et haï, avec lequel il ne peut être question de se concilier, autour des casernes, auprès des sentinelles et des patrouilles, les travailleurs et les travailleuses s'assemblent, échangent des paroles avec la troupe. Cette attitude des ouvriers, le fait que chacun compte dans l'armée un fils, un mari, un frère, la haine commune de la guerre finissent par l'emporter : les troupes laissent la foule s'armer, l'arsenal est pris.

Le 27 février, après cinq jours de combats sanglants, le gouvernement démissionne. C'est la victoire de l'insurrection. Les ouvriers et les paysans avaient pour but de briser l'autocratie du Tsar : maintenant c'est chose faite.

Dans toutes les révolutions précédentes où l'on est arrivé à ce stade, c'est-à-dire où un régime issu du Moyen-Age s'écroule, la bourgeoisie s'avance, recueille le pouvoir des mains du peuple, avant d'opérer une contre-révolution pour préserver son nouveau pouvoir. Mais en Russie, nous l'avons vu, la bourgeoisie est inconsistante. Complexée par sa faiblesse, hantée par la peur de voir disparaître la propriété privée, elle va tout bonnement se retourner vers les résidus de la monarchie tsariste, et tenter de restituer le pouvoir... au fils du Tsar. Mais ni les ouvriers, ni les paysans ne veulent du maintien de la monarchie, et les Romanov doivent abdiquer définitivement le 3 mars.

La bourgeoisie se retrouve donc seule au gouvernement, un gouvernement provisoire où le véritable leader n'est autre que le leader du parti constitutionnel démocrate, parti lié aux classes possédantes : Milioukov. Et pour sauver la face, c'est le socialiste Kérensky qui prend la première place. Finalement la bourgeoisie a réussi à s'installer au pouvoir, comme dans les autres révolutions européennes. Mais il y a une différence de taille. Des soviets à l'image de 1905 se créent un peu partout. D'abord dans les usines, et bientôt aussi dans les quartiers, dans les casernes, dans les campagnes.

Février-Mars : LE PARTI, DÉSORIENTÉ, S'ALIGNE DERRIÈRE LE GOUVERNEMENT BOURGEOIS

Quelle est l'attitude du parti bolchévique à ce moment ? Il a une politique erronée. En l'absence de Lénine et des principaux dirigeants, la direction bolchévique de Russie s'abstient de dénoncer le nouveau gouvernement, et même le soutient.

Politiquement, la direction se contente de conserver une vieille formule de Lénine. Lénine avait établi depuis des années une sorte de formule algébrique, en parlant de "*Dictature démocratique des ouvriers et des paysans*". Il y avait à ses yeux une inconnue, celle de la paysannerie. Quel serait le comportement de cette immense petite-bourgeoisie dans la révolution ? Lénine ne répondait pas. Il n'excluait pas qu'il en sorte des formes intermédiaires avec la "*Dictature du prolétariat*", du moins dans un premier temps. Il n'excluait pas que la paysannerie ne se mette pas directement sous la direction du prolétariat, qu'elle puisse prétendre à sa propre direction, en constituant un parti de masse puissant. Ou bien qu'elle se contente d'être neutre, ou peut-être même hostile dans un premier temps au prolétariat. C'est donc à ces diverses possibilités que répond sa formule.

Mais en s'accrochant à cette formule une fois la situation révolutionnaire présente, le parti s'interdit d'analyser la situation dans sa complexité.

Du coup, la direction bolchévique se laisse aller à l'euphorie générale. Une euphorie qui se produit dans chaque révolution quand elle vient d'en finir avec un régime haï. Une euphorie qui tend à réunir toutes les forces qui auparavant étaient dans l'opposition. Une euphorie due au fait que les masses n'ont pas encore eu l'occasion de juger toutes les tendances différentes, et qu'elles sont prêtes à croire que du moment qu'elles étaient auparavant contre l'ancien régime, cela suffit pour leur faire confiance.

Les hommes, y compris dans l'ébullition de la révolution, choisissent le chemin qui leur paraît le moins coûteux. C'est pourquoi la constitution du gouvernement provisoire les satisfait pleinement.

Le premier geste du Comité central bolchévik, est d'appeler "*les ouvriers des fabriques et des usines, ainsi que les troupes soulevées, à élire immédiatement leurs représentants au gouvernement révolutionnaire provisoire*", c'est-à-dire au gouvernement bourgeois.

Rentrés en hâte en Russie, Staline et Kaménev jugent la "*Pravda*" trop molle ; ils aggravent l'orientation du parti en écrivant que les bolchéviks "*soutiennent résolument le gouvernement provisoire dans la mesure où celui-ci combat la réaction et la contre-révolution*".

Au Soviet, la majorité de la fraction bolchéviste vote la transmission du pouvoir à la

bourgeoisie. Cette stratégie, qui consiste à siéger à côté de bourgeois libéraux, était l'une des possibilités contenues dans la formule de "*Dictature démocratique des ouvriers et des paysans*". Mais ce que les bolchéviks ne voient pas, c'est que ce n'est pas du tout un tel pouvoir que la révolution a engendré, mais une situation plus complexe, de double pouvoir.

Il y a d'un côté le pouvoir bourgeois, officiel, même s'il prend la précaution de s'intituler "*provisoire*", avec sa forme parlementaire, la Douma. Et il y a à côté les soviets, où les masses élisent à leur tête des social-révolutionnaires et des menchéviks, en qui elles placent pour l'heure leur confiance.

Le rôle que le parti s'apprête à jouer n'a donc rien à voir avec celui d'un parti prolétarien qui se prépare à ouvrir la lutte pour le pouvoir. C'est juste celui d'une aile gauche de la démocratie, celui d'une opposition loyale. Cette position fautive l'entraîne dans une période de désarroi qui dure un mois entier.

Le premier numéro de la "*Pravda*" écrit que "*la tâche essentielle est... d'instituer un régime républicain démocratique*". Le 4 mars, le bureau du Comité central adopte une résolution sur le caractère contre-révolutionnaire du gouvernement, et sur la nécessité de s'orienter vers la "*Dictature démocratique des ouvriers et des paysans*". Mais rien de concret n'est proposé. Pire, le même jour, le Comité de Péetrograd déclare "*qu'il ne s'oppose pas au gouvernement provisoire dans la mesure où, etc.*"

UN PREMIER CORRECTIF : LA BASE OUVRIERE REAGIT

L'opposition à cette politique va venir de deux directions complémentaires : de la base ouvrière industrielle la plus consciente en Russie, et de Lénine, encore en exil à Zurich.

Le gouvernement, très vite, se prononce pour la poursuite de la guerre. Il explique que celle-ci a changé de caractère. Qu'elle est maintenant devenue une autre guerre, une guerre pour la défense de la révolution de Février. La "*Pravda*" ne dit pas mieux : elle demande à chaque soldat russe de rester ferme à son poste, de répondre à toute balle par une balle et à tout obus par un obus. Fini le mot d'ordre "*A bas la guerre*". "*Notre mot d'ordre est d'exercer une pression sur le gouvernement provisoire pour le contraindre à faire une tentative dans le but de disposer tous les pays belligérants à ouvrir immédiatement des pourparlers... Mais jusque-là chacun reste à son poste de combat*".

L'article dans la "*Pravda*" sur la guerre provoque l'indignation dans les usines et les quartiers. Les militants de Vyborg font imprimer par le journal cette protestation : "*Si le journal ne veut pas perdre la confiance des quartiers ouvriers, il doit porter et portera la lumière de la conscience révolutionnaire, si blessante soit-elle pour les hiboux de la bourgeoisie*". Le Comité de Vyborg rassemble ouvriers et soldats par milliers pour adopter unanimement une résolution sur la nécessité de la prise du pouvoir par le Soviet.

Les militants de base, parce qu'ils ont été éduqués dans une tradition hostile à toute conciliation avec les classes dirigeantes, se retrouvent donc dans les faits, eux, sur une position juste. Mais l'intransigeance de la base ne suffit pas. La *Pravda* ménage un peu son langage, mais sur le fond elle ne change pas sa politique. On assiste au même moment à un renouveau des tendances unitaires avec les menchéviks. En province, bolchéviks et menchéviks s'unifient dans des organisations communes.

LES THESES D'AVRIL : LA MAIN DE LENINE REORIENTE LE PARTI

Il va falloir l'intervention de Lénine pour inverser cette tendance. Dès le 6 mars, Lénine a télégraphié les points qui seront la ligne générale de toute sa politique dans la révolution. Voici ce télégramme : *“notre tactique : complète défiance, aucun soutien au nouveau gouvernement ; soupçonnons particulièrement Kérensky ; armement du prolétariat : seule garantie ; aucun rapprochement avec autre parti.”*

Mais les télégrammes et les lettres qu'il envoie sont mis de côté. Ce n'est que lorsqu'il peut rentrer en Russie qu'il engage la bataille politique. Lénine est seul. Même Zinoviev arrivé avec lui de l'étranger où sa pensée s'était formée pendant dix ans d'activité commune, même lui s'écarte en silence. Mais la structure de centralisme démocratique du parti va permettre à tous les militants des usines et des quartiers ouvriers de connaître les thèses de Lénine.

Ces thèses, qu'on a appelé les Thèses d'avril, disent ceci : *“La situation actuelle est une situation floue, instable, de double pouvoir : d'un côté le gouvernement provisoire, bourgeois ; à côté de lui, le pouvoir encore embryonnaire mais déjà bien réel des soviets des députés ouvriers et soldats. Une telle situation de double pouvoir ne peut aboutir, à brève échéance, qu'à une situation de pouvoir unique, que ce soit par la force ou par la ruse.*

“Actuellement par leur langage et leur attitude, les menchéviks et les socialistes-révolutionnaires (l'équivalent des menchéviks dans les campagnes) orientent la révolution vers le pouvoir unique de la bourgeoisie, vers une république parlementaire bourgeoise, vers une disparition - à peine sont-ils nés - des soviets. Et ils le font d'autant plus facilement qu'ils ont précisément la confiance des masses et que ce sont eux que celles-ci désirent dans la plupart des soviets.

“La tâche du parti bolchévique est donc de tirer au contraire la révolution vers le pouvoir unique des soviets.

“Concrètement cela veut dire, continue Lénine : premièrement vis-à-vis des masses : un lent travail d'explications patient et systématique, en partant de leurs besoins pratiques pour démontrer que la seule forme possible de gouvernement révolutionnaire, c'est le soviét.

Deuxièmement vis-à-vis du gouvernement provisoire cela veut dire : aucun soutien, mais au contraire une démonstration systématique du caractère mensonger de toutes ses promesses, pour démasquer sa nature bourgeoise et contre-révolutionnaire.

Troisièmement vis-à-vis des menchéviks, cela veut dire une séparation claire et nette. *“J'apprends qu'en Russie se manifeste une tendance unificatrice, dit Lénine. S'unir avec les partisans de la défense nationale c'est trahir le socialisme. Je pense qu'il vaut mieux rester seul comme Liebknecht, seul contre 110”. “Notre parti se déshonorerait pour toujours, dit-il encore, il se suiciderait politiquement s'il admettait pareille imposture... Je préférerais même une scission immédiate avec n'importe qui de notre parti plutôt que de céder au social-patriotisme.”*

Et estimant intolérable que l'on garde en commun avec les mencheviks le nom de *“social-démocrate”*, Lénine propose de changer l'appellation du parti et de le dénommer désormais *“parti communiste”*.

L'un après l'autre, les districts du parti donnent leur adhésion aux thèses de Lénine. Ce sont des années de travail militant, où le parti a été éduqué dans une hostilité fondamentale à l'opportunisme, aux tendances à subir les pressions bourgeoises et petites-bourgeoises de toutes sortes, qui viennent de porter leurs fruits. Le 24 avril, toute l'organisation de Pétersbourg se prononce pour. A ce moment le parti comprend 19 000 membres. Ces 19 000 membres armés des Thèses d'avril vont en cinq mois voir leur nombre multiplié par vingt.

Les Thèses d'avril ne résolvent pas tout. Les masses en ébullition vont avoir besoin à maintes reprises d'être guidées correctement dans le feu des événements. Mais elles indiquent avant tout au parti lui-même une ligne directrice fondamentale. En Février, le parti a mis pratiquement deux mois à accorder son analyse et sa pratique à la nouveauté de la situation. Par la suite, ce délai sera considérablement raccourci, ce qui, en situation révolutionnaire, est d'une importance vitale.

LES PROBLEMES DES MASSES : LA PAIX, LE PAIN, LA TERRE

La politique de Lénine va montrer son efficacité à propos de tous les problèmes qui ont mobilisé les manifestants de février quand ils réclamaient : *“du pain, la paix, la terre”*. L'approvisionnement en vivres est catastrophique partout, parce que des millions de paysans sont au front, parce que les transports sont totalement désorganisés. Que fait le gouvernement provisoire ? Il promet d'étudier la situation, il hésite. En fait il n'a nullement envie de contrôler ou de réquisitionner parce que c'est lui ou ses amis qui devraient livrer les stocks. Le soviét, lui n'attend pas. Il prend tout de suite une série de mesures d'urgence, il proclame tous les stocks biens d'État, il établit un cours forcé du pain, il décide de réorganiser les échanges avec les villages.

Le soviét est sûr que ses décisions vont être effectivement appliquées : parce que chaque délégué du soviét, une fois rentré dans son village, son usine, ou son régiment, va participer lui-même activement à ce travail, et pouvoir le contrôler.

Pour les paysans, le problème crucial c'est la terre : ce sont les propriétaires nobles qui les possèdent toutes. Or pour éviter de se voir exproprier, ceux-ci sont en train de découper en petits lotissements les grands domaines qu'ils possèdent, pour les revendre à des hommes de paille. Ainsi les terres sont toujours à leur disposition, même si elles ne leur appartiennent pas juridiquement. Alors les paysans pauvres n'ont plus qu'une solution : empêcher cette vente des terres. Lorsqu'un député paysan demande au chef du gouvernement Kérensky de suspendre par un décret toute vente de terres, celui-ci répond : *“J'ai dit que ce serait fait... Ce n'est pas la peine de me regarder d'un air méfiant !”*. Mais les paysans ont raison de se méfier. Le décret ne paraîtra pas, et ils devront commencer à user leur propre poings pour empêcher les ventes.

Le soldat sur le front, lui se pose une question bien simple : à quoi bon la terre si je n'existe plus ? On lui demande de poursuivre la guerre. Mais dès le 2 mars, le Soviét répond d'une manière cinglante par l'*“ordre numéro un”*. Il s'adresse à tous *“les soldats de la garde, de l'armée, de l'artillerie, de la flotte”*. Il décide la création de comités élus dans tous les contingents, l'élection de représentants de soldats aux soviets, la subordination aux soviets dans toutes les manifestations politiques, la garde des armes sous le contrôle des comités *“à ne remettre en aucun cas aux officiers”* ; enfin dans le service la plus sévère discipline militaire, en dehors du service la plénitude des droits civiques.

LES JOURNÉES D'AVRIL : L'IMPATIENCE DES PLUS ENGAGÉS

Le 20 avril, nouveau coup de colère des ouvriers et des soldats qui en ont assez de la politique de la poursuite de la guerre par le gouvernement. Le Comité bolchévique de Pétrograd prend une attitude gauchiste et impatiente ; il appelle à une manifestation avec pour mot d'ordre *“A bas le gouvernement provisoire !”* et *“Vivent les soviets !”*.

Le Comité central du parti bolchévique condamne le jour même cet appel, car il estime que la situation n'est pas mûre. Mais la condamnation arrive trop tard ; la manifestation est déjà organisée. Et effectivement, on voit la droite et l'extrême-droite faire descendre dans la rue tous ceux qu'ils peuvent trouver pour provoquer des affrontements - officiers, fonctionnaires, intellectuels -, avec pour mot d'ordre *“Vive le gouvernement provisoire”*. Les leaders bolchéviques envoient alors des émissaires disperser les meetings révolutionnaires, refouler les ouvriers vers les faubourgs et ordonner aux troupes de rentrer.

Lénine explique sa position : *“les canons et les fusils sont entre les mains des soldats (entre nos mains), et non des capitalistes ; les capitalistes l'emportent donc en ce moment non par la violence mais par la tromperie ; tenter une action violente en ce moment était donc un non-sens. Il fallait seulement opérer une reconnaissance pacifique, voir les forces de l'ennemi, mais non livrer un combat”*. Le mot d'ordre *“vivent les soviets”* était juste.

Mais le mot d'ordre *“à bas le gouvernement provisoire”* ne l'était pas à ce moment précis. Parce que la petite-bourgeoisie et toute la paysannerie, c'est-à-dire 90 % de la population, ne sont pas encore convaincues de la nécessité de la lutte violente sous la direction du prolétariat, ils font au contraire encore confiance aux socialistes. La tâche du moment, en déduit Lénine, est donc *“d'expliquer patiemment, de préparer le mouvement suivant plus profond, plus conscient des masses vers le bolchevisme”*.

Dans toute révolution, se produit un tel moment où l'avant-garde, la partie la plus consciente, la plus active, finit par arriver à la conclusion qu'il est possible de changer le monde en s'y mettant soi-même. Et il est bien difficile, quand on est persuadé de cela, de continuer à accepter que l'ancien monde continue à produire ses ignominies et ses souffrances, même quelques jours de plus. Il faut l'action politique d'un parti révolutionnaire pour retenir l'ardeur de cette avant-garde jusqu'au moment où l'ensemble des masses arrive au même niveau de conscience.

Cette fois, le parti n'a mis qu'une journée, là où il avait dû mettre deux mois, pour s'adapter à la situation. Le parti commence à intervenir maintenant pleinement dans le mouvement.

LA MANIFESTATION DE JUIN : CONTRE LES ILLUSIONS REFORMISTES

Un mois et demi plus tard, début juin, les bolchéviques préparent cette fois eux-mêmes une initiative politique. Au lendemain des Journées d'avril, le gouvernement s'est adjoint des ministres socialistes, à côté des ministres bourgeois. Cela lui permet de donner le change, de faire croire que ses intentions sont celles du peuple, tout en continuant de mener la politique des intérêts bourgeois.

Tant que socialistes-révolutionnaires et menchéviks ne participaient pas au

gouvernement provisoire, ce sont les ministres bourgeois qui étaient la cible principale des bolchéviks. Les socialistes-révolutionnaires n'étaient dénoncés, eux, que pour la caution qu'ils apportaient aux bourgeois, ou parce qu'ils refusaient de se démarquer de la politique du gouvernement bourgeois.

Par contre, ils sont devenus la cible directe du parti dès qu'ils sont entrés dans le gouvernement, au lendemain des Journées d'avril. *“Maintenant, dit Lénine, notre tâche essentielle dans la propagande et l'agitation consiste à expliquer de la façon la plus circonstanciée, la plus concrète et la plus convaincante aux larges masses d'ouvriers et de paysans, que les socialistes-révolutionnaires et les menchéviks sont maintenant responsables de la politique du pays en tant que partis dirigeants. Il en était autrement jusqu'ici car, en tant que partis, ils n'avaient pas encore affirmé leur majorité et se donnaient volontiers pour une "opposition" face aux cadets dirigeants. Aujourd'hui, ... Ils sont responsables de toute la politique du pays !”*

Pour lever l'équivoque, pour démontrer la véritable nature de ces socialistes, le parti bolchévik reprend une idée populaire. Les travailleurs, dans leur majorité, continuent de faire confiance aux socialistes, et ils pensent que ce sont les ministres bourgeois qui paralysent leur action. Le parti bolchévik décide donc d'organiser une manifestation pour dénoncer le ministère de coalition, et demander la constitution d'un gouvernement exclusivement socialiste. Cela ne pourra que hâter la prise de conscience des masses.

Le comité exécutif des menchéviks et des socialistes-révolutionnaires, bravé sur le fond même de sa politique, réagit brutalement : il interdit la manifestation des bolchéviks. Et pour montrer son influence dans les masses, il organise sa propre manifestation.

Les bolchéviks ne veulent pas faire une manifestation séparée ; ils décident d'inviter le peuple à substituer aux mots d'ordre menchéviques leurs mots d'ordre : *“A bas les dix ministres capitalistes ! A bas l'offensive ! Tout le pouvoir aux soviets !”*

La manifestation se présente donc comme un plébiscite : pour la politique menchévique de collaboration avec les dirigeants bourgeois, ou pour les bolchéviks. Le socialiste Tséretelli est confiant : *“nous allons voir devant nous, dit-il, une revue franche et honnête des forces révolutionnaires... Maintenant nous verrons tous derrière qui marche la majorité, derrière vous ou derrière nous”*.

Le 18 juin, 500 000 manifestants défilent : l'immense majorité des slogans sont ceux des bolchéviks. C'est le désaveu formel de la politique de coalition menée depuis six mois par les socialistes. Et la preuve d'autant plus irréfutable qu'elle a été faite sur le terrain et avec les armes choisies par l'adversaire.

C'est aussi la première preuve publique que ce qui n'était qu'un petit parti, les bolchéviks, peuvent représenter les aspirations des nombreuses masses. Les grands partis n'ont même pas pu voir les progrès faits dans la conscience du prolétariat, depuis quatre mois de révolution.

LES JOURNÉES DE JUILLET : LE RETARD DES CAMPAGNES

Quelques semaines plus tard, en juillet, nouvelle poussée de fièvre du même type que les journées d'avril. Mais cette fois la crise atteint un sommet bien plus aigu, car ce sont les

troupes armées qui vont diriger le soulèvement. Alors qu'en avril, le parti avait encore dans un premier temps, agi de manière erronée, cette fois c'est pratiquement heure par heure qu'il saura adapter sa ligne à la situation concrète.

Dès que les délégués des mitrailleurs viennent communiquer leur décision de manifester, immédiatement l'écrasante majorité bolchévique prend la seule position correcte dans l'intérêt du prolétariat et de la révolution à ce moment précis : s'opposer aux manifestations.

Ils publient un manifeste : "*Pour contenir les masses*". Une heure plus tard, le Comité central bolchévique confirme cette décision, et ses membres partent immédiatement dans les rayons et les usines pour empêcher les manifestations des masses.

Trotsky explique qu'il aurait été possible au parti bolchévique de lancer l'insurrection et de prendre le pouvoir à ce moment-là. Cela n'aurait représenté aucune difficulté, car le pouvoir gouvernemental était inexistant. Mais, ajoute-t-il, prendre le pouvoir ne suffit pas, il faut aussi le garder. Or, l'armée paysanne était encore amorphe, pleine d'illusions sur les socialistes-révolutionnaires et les mencheviks, et l'immense province n'était pas du tout prête à entreprendre la lutte finale. L'insurrection n'aurait amené qu'une nouvelle Commune de Paris, et le même écrasement. C'est donc pour cela que les bolchéviks veulent différer le dénouement, pour donner le temps aux socialistes-révolutionnaires et aux mencheviks de se compromettre définitivement.

Quand les bolchéviks les plus populaires essayent de décider les régiments à rentrer chez eux, les soldats leur répondent par des cris hostiles. La manifestation au lieu de se résorber devient en fait imposante et reprend le lendemain. Alors le Comité central bolchévique modifie sa tactique. Il n'est pas question de se couper de la confiance des masses, ni d'abandonner les ouvriers à leur propre sort. Car là encore la fin serait sanglante.

Les bolchéviks décident donc de prendre la tête du mouvement, et de le diriger dans l'intérêt des masses. Ils invitent les soldats et les ouvriers à une marche pacifique vers le Palais de Tauride, où siège le gouvernement, et là à élire des délégués pour formuler leurs revendications.

Des troupes de choc de l'extrême-droite commencent à provoquer des heurts sanglants. La lutte est décousue. Il y a des victimes. A nouveau, le Comité central invite ouvriers et soldats à arrêter la manifestation.

Le parti a ainsi changé trois fois de tactique en trois jours, passant du désaveu de la manifestation, à sa prise en main, puis à sa dispersion. Et pourtant, à aucun moment il n'agit par opportunisme. C'est toujours la même préoccupation qui le guide : différer le dénouement, éviter l'insurrection prématurée, préserver la classe ouvrière et sa révolution.

Le parti de Lénine se préoccupe d'abord et avant tout de ce qui se passe dans la tête des individus, des ouvriers, des soldats. Il n'a d'autre arme que l'éducation des masses, au moyen de sa politique, et en s'appuyant sur leur propre expérience, en partant aussi de leur façon de voir.

Se retrouvant avec un adversaire en train de reculer, le gouvernement est tenté de profiter de l'occasion pour lui porter un coup facile. Avec l'aide des régiments qui lui sont fidèles, il entreprend une répression très dure. Perquisitions, confiscations d'armes se succèdent. Le quartier général du parti bolchévik est pillé, son imprimerie saccagée. Les régiments où a éclaté la révolte sont dissous et envoyés au front.

La presse patriote lance une gigantesque campagne de calomnies pour discréditer les bolchéviks, et présente Lénine comme un agent à la solde de l'Allemagne. Les bolchéviks sont obligés de se retirer momentanément, non seulement des soviets, mais même des comités d'usine et des syndicats.

Mais tout cela ne rend pas le gouvernement provisoire plus efficace. Les socialistes y sont maintenant en majorité, mais ils ne sortent pas le moins du monde la société russe de l'impasse. Ils continuent d'affirmer qu'ils veulent réorganiser la vie économique, mais les industriels, eux, sabotent la production. Près de Kharkov, des mines de charbon sont incendiées par leur propriétaire, à Moscou, des ingénieurs du textile mettent les machines hors d'usage, des fonctionnaires du chemin de fer sont surpris par les ouvriers en flagrant délit de sabotage des locomotives, les capitalistes lock-outent les usines ; des tonnes de vivres et de vêtements qui sont dans les magasins sont à leur seule disposition. Les classes riches préfèrent la victoire des Allemands et le retour à l'ordre à la révolution, et ne s'en cachent plus.

Août : LA TENTATIVE DE PUTSCH MILITAIRE DE KORNILOV

Fin août, la situation connaît la crise la plus grave. Les réactionnaires de tous bords (le parti constitutionnel démocrate, le Conseil des Cosaques, les Chevaliers de Saint-Georges, etc..) préparent une conspiration militaire.

Le plan est le suivant : L'État-major abandonne la ville de Riga aux Allemands. Ceux-ci, en l'occupant, se trouvent en situation de menacer Pétrograd. C'est alors que Kornilov, général d'extrême-droite, devra foncer sur Pétrograd à la tête de quatre divisions de cavalerie, et se présentera comme sauveur du pays... Mais son but réel est de faire descendre les bolchéviks dans la rue et de les écraser.

Voilà pour le piège apparent. Mais il y a en outre un piège dans cette situation, ce serait que les bolchéviks se contentent de soutenir le gouvernement provisoire et les socialistes de Pétrograd contre le coup d'État militaire. Voici quelle est la position de Lénine : Face au danger allemand : *“aller jusqu'à admettre le point de vue de la défense nationale, ou jusqu'à faire bloc avec les socialistes-révolutionnaires, jusqu'à soutenir le Gouvernement Provisoire, c'est j'en ai la conviction, faire preuve d'absence de principes. C'est archi-faux. Nous ne deviendrons partisans de la défense nationale qu'après la prise du pouvoir par le prolétariat. Après seulement”*.

“Comment ? me demandera-t-on, il ne faut pas combattre Kornilov ? Bien sûr que si ! Ce n'est pas une seule et même chose, il y a une limite entre les deux. Nous faisons et nous continuerons de faire la guerre à Kornilov, comme les troupes de Kérensky ; mais nous ne soutenons pas Kérensky, nous dévoilons au contraire sa faiblesse. Nous n'arrêtons pas notre lutte contre Kérensky. Nous le combattons d'une autre façon en soulignant sa faiblesse et ses hésitations aux yeux du peuple qui combat Kornilov”.

En clair, Lénine propose aux masses de ne faire confiance qu'à elles-mêmes. Et cela suppose bien sûr que Lénine a une confiance extrême dans les masses.

On voit alors les télégraphistes intercepter les ordres de Kornilov, les cheminots aiguiller son armée sur les bifurcations et les impasses de huit voies ferrées différentes. A Pétrograd une

milice ouvrière est créée, des équipes d'ouvriers et de soldats patrouillent dans les rues, arrêtent les agitateurs de Kornilov. On organise des cours de maniement de fusils. Toute la ville devient un camp retranché. Enfin des bolchéviks sont envoyés au-devant des armées de Kornilov pour montrer à ses soldats qu'ils ne sont pas des espions allemands. Résultat : sans un coup de feu, l'immense complot se décompose, se volatilise.

La leçon sera si claire que les hommes de Cronstadt et les soldats du croiseur Aurore vont demander aux bolchéviks s'il ne vaut pas mieux arrêter tout de suite ce gouvernement incapable de lutter contre le putsch de Kornilov. Trotsky leur répond : *“Attendez, mettez le fusil sur l'épaule de Kérénsky pour tirer sur Kornilov ; ensuite on réglera les comptes avec Kérénsky”*.

Septembre : UNE DECISION LOURDE A PRENDRE, L'INSURRECTION

La tentative de putsch de Kornilov vaincue, Lénine juge que la situation est maintenant totalement changée. Il n'y a plus rien à apprendre aux masses. Elles ont appris en avril que le gouvernement ne voulait pas cesser la guerre, en juin que même sans ministres ouvertement bourgeois, cela ne changeait rien, en août que c'étaient elles qui étaient fortes face à Kornilov. En clair, qu'il fallait mettre dans le même sac la bourgeoisie et les socialistes qui collaborent avec elle.

De plus, dans les campagnes aussi, les paysans pauvres, les ouvriers agricoles ont appris de leur côté la même chose. Alors qu'ils commencent à s'appropriier les grands domaines pour les moissonner et les labourer, ceux qui se prétendent leurs représentants naturels, les socialistes-révolutionnaires envoient contre eux des expéditions punitives de cosaques.

Attendre plus longtemps, pense Lénine exilé en Finlande depuis le retour de bâton des journées de Juillet, ce serait laisser sans suite la tension qui est montée dans les masses. Pour lui, maintenant c'est l'insurrection qui est à l'ordre du jour.

“De nombreux dirigeants de notre parti, écrit-il, n'ont visiblement pas compris le sens particulier que prend aujourd'hui le mot d'ordre que nous avons tous adopté et rabâché. Ce mot d'ordre, c'est : Tout le pouvoir aux soviets. Il y a eu des périodes, des moments, pendant ces six mois de révolution où ce mot d'ordre ne signifiait pas l'insurrection” (Lénine rappelle ici les Journées d'avril et celles de juillet). *“Peut-être ces périodes, ces moments ont-ils aveuglé une partie des camarades et leur ont-ils fait oublier que maintenant, pour nous, à tout le moins depuis le milieu de septembre, ce mot d'ordre équivaut à un appel à l'insurrection”*.

LENINE A NOUVEAU SEUL, NOUVELLE CRISE DU PARTI

Mais au sommet du parti, Lénine est seul de cet avis. Il est tout aussi isolé qu'après Février. Une nouvelle crise intérieure agite le Parti. La lettre de Lénine appelant à l'insurrection est brûlée, sur décision unanime du Comité central. Kaménev et Zinoviev, deux des dirigeants les plus prestigieux, jugent préférable et plus sûr de préparer une bataille pour emporter la majorité dans l'élection de l'Assemblée Constituante.

Ils expliquent que contre Kornilov, nous avons réussi à gagner à nous même le camp de la petite-bourgeoisie, et que l'insurrection nous les ferait perdre. Et puis constatent-ils, *“il n'y a pas de désir impérieux de descendre dans la rue chez les grandes masses pauvres de la*

capitale”. Et ils concluent : *“il faut préserver la révolution et le prolétariat”*. Lancer l’insurrection maintenant serait tout miser sur la même carte. Aussi une défaite serait-elle cruelle. Alors puisque la classe ouvrière n’est pas, pour l’instant, acculée à la lutte, mieux vaut attendre.

Ce qu'ils proposent d'attendre, c'est la convocation de l'Assemblée Constituante. Cette convocation est revendiquée par tout le monde depuis le début des événements. Pour la population, ce devait être le symbole même de la liberté. Mais les gouvernements provisoires retardent sans cesse sa convocation. Kamenev et Zinoviev pensent que la chance électorale des bolchéviks est maintenant excellente. Même dans l'opposition, le parti bolchévik sera si fort qu'il entraînerait des appuis. C'est là un objectif à leurs yeux moins incertain qu'une insurrection.

“Puisque le choix nous est offert, disent-ils, nous pouvons et nous devons nous contenter maintenant d'une position de défense”. Derrière Kaménev et Zinoviev, c'est toute la direction du parti qui a cette position attentiste.

Lénine rentré d'exil demande l'exclusion de Zinoviev et Kaménev. Il menace de donner sa démission du Comité Central. Pour lui, le danger, c'est de tarder.

OSER PRENDRE LE POUVOIR : L'ART DE L'INSURRECTION

Une seule fois dans l’histoire avant le parti bolchévique, il s’était trouvé une situation où un parti décidé à partir à l’assaut du pouvoir de la bourgeoisie avait été forgé : c’est en France au 19^{ème} siècle sous la direction du révolutionnaire Auguste Blanqui. Mais toutes les tentatives de Blanqui avaient échoué. Pour Lénine, la leçon de ces échecs, ce n’est pas qu’il ne faut pas tenter l’insurrection, c’est qu’il faut choisir soigneusement son moment.

Trois choses doivent absolument coïncider. Le point où la classe ouvrière est prête à la lutte finale. Le moment où il y a un élan révolutionnaire dans tout le peuple. Le moment où les hésitations de l’ennemi sont les plus fortes, et où les indécis sont le plus proches de la révolution.

L'incapacité des dirigeants est totale. Toutes les possibilités de la bourgeoisie ont été épuisées. Celle d'un gouvernement exclusivement bourgeois s'est achevée en avril. Celle d'un gouvernement de coalition socialiste-bourgeoisie a été désavouée par les masses en juin. Celle d'un gouvernement exclusivement socialiste... ne pouvait pas voir le jour : les masses l'ont compris lors de la répression des Journées de juillet. Enfin, le coup d'état d'extrême-droite a vu Kornilov échouer lamentablement. Ni par la tromperie, ni par la force, la bourgeoisie n'a de solution de rechange. Elle ne peut plus compter que sur une faute de son adversaire.

Le prolétariat est maintenant largement gagné aux bolchéviks. Il a perdu toutes ses illusions ; il a aussi à se gouverner par lui-même. Six mois d'activité dans les soviets ont été une puissante leçon d'éducation politique. Et il a vérifié sa force face à la tentative de Kornilov.

Enfin, la paysannerie est à présent mûre à son tour. On assiste à un soulèvement paysan, contre ce gouvernement soutenu par les socialistes-révolutionnaires. Fin septembre, Lénine écrit : *“Devant un fait tel que le soulèvement de la paysannerie, tous les autres symptômes politiques, même s'ils étaient contraires à cette maturation de la crise générale de la nation, n'auraient absolument aucune importance.”* Pour Lénine, ce soulèvement donne à la révolution

le caractère national, que n'avait pas encore eu par exemple la Commune de Paris. Et c'était bien par son action que le prolétariat avait gagné celle de la paysannerie, la majorité du peuple, avec sa sympathie donc et sous sa direction de fait.

Attendre dans ces conditions que l'Assemblée Constituante se réunisse, ce serait se comporter, dit Lénine, en *“traître à la cause du prolétariat”*. Bien sûr, c'était là une des revendications importantes des bolchéviks depuis le début de la révolution. Et ils n'ont jamais cessé de dénoncer les atermoiements des gouvernements qui l'ont faussement promise.

Mais, explique Lénine, la lutte pour l'Assemblée Constituante doit être subordonnée à la lutte de classe. Ce n'est pas manquer à ses promesses que de la mettre au second plan, après l'insurrection. Attendre, c'est laisser le soulèvement paysan subir la répression.

Un autre facteur compte dans le choix de Lénine : c'est l'évolution de la situation internationale. La révolte contre la guerre est maintenant massive dans tous les pays européens. Des mutineries éclatent par dizaines dans des régiments français ; des mouvements agitent la flotte allemande, tandis que les grèves se multiplient dans les villes de l'arrière. En Finlande, une majorité socialiste-démocrate est élue au Parlement et vote la journée de 8 heures pour les ouvriers. Des grèves se succèdent sans discontinuer depuis février en Italie. Les délégués qu'a envoyés Kérénsky sont reçus aux cris de *“Vive Lénine”*... Et pas *“Vive Kérénsky”*.

Début octobre 1917, Lénine a réussi à convaincre la majorité du Comité central bolchévik de mettre l'insurrection à l'ordre du jour. Mais il ne suffit pas de juger la situation mûre, il faut maintenant déterminer l'instant précis, chirurgical, où le coup va intervenir.

Le parti compte maintenant 400 000 membres. Pour Lénine, le moment optimum ne se détermine pas seulement en fonction d'un rapport de forces militaires. C'est surtout du point de vue de l'état d'esprit des masses qu'il faut le déterminer. Car si le rapport des forces peut rester durable sur une période qui se mesure en semaines, l'état d'esprit peut lui, se mettre à décliner rapidement, au bout d'une période qui se mesure en jours.

UN LIEN PROFOND AVEC LES MASSES

Une commission spéciale doit juger de l'état d'esprit dans les usines, dans les quartiers. La réunion du Comité central du 16 octobre 1917 fait le bilan de l'ensemble des rapports :

“Pétrograd premier arrondissement : difficile de juger l'état d'esprit général, il y a une garde rouge.

Ile Vassilevsky : pas d'esprit combatif, une préparation militaire en cours.

Vyborg : idem, on se prépare à l'insurrection.

Quartier de la Néva : brusque revirement d'opinion en notre faveur.

Usines Poutilov : les anarchistes deviennent plus forts.

Quartier Rojdestvenski : attente, doutes : passeront-ils à l'action ? Renforcement de l'influence des anarchistes.”

etc...

Suivent les rapports sur le moral dans les troupes, dans les syndicats, et deux rapports spéciaux pour les chemins de fer et les postes. Partout il en ressort un moral d'expectative.

Pour Zinoviev et Kaménev : *“L'ambiance n'est pas ce qu'elle avait été en juin ; nous*

n'avons pas le droit de prendre des risques, de tout miser sur la même carte". Pour Lénine, "cette position d'expectative, d'attente dans les masses, elle vient de ce qu'elles ont accordé leur confiance aux bolchéviques, et exigent d'eux maintenant non plus des mots mais des actes".

La résolution de Lénine obtient vingt voix contre deux, et trois abstentions. Il est décidé d'organiser l'État-major de l'insurrection : le Comité militaire révolutionnaire.

22 Octobre , UNE ASSEMBLEE GENERALE POUR LES MASSES

Parallèlement à la préparation militaire de l'insurrection, clandestine, les bolchéviks préparent la démonstration de la collaboration pleine et entière, de l'adhésion massive des masses.

Le 22 octobre le soviet organise une revue pacifique des forces ouvrières, non sous l'aspect de manifestations de rues, mais par des meetings dans les usines, dans les casernes et les locaux de la capitale : *"Vague par vague, des ouvriers, des soldats, des matelots déferlent vers les édifices et les remplissent ; des dizaines de milliers de gens submergent l'énorme édifice de la maison du peuple ; sur les poteaux de fonte, sont suspendues des grappes de têtes humaines, de jambes, de bras ; tout Pétrograd est un immense meeting... Le souvenir tragique de juillet est effacé : la base voit elle-même son nombre, sa forme, sa résolution ; elle est psychologiquement prête."* (Trotsky).

Deux jours plus tard, le 24 octobre à l'aube, le gouvernement fait poser des scellés sur l'imprimerie bolchévique. Une unité de soldats bolchéviques est envoyée, brise les scellés, le journal reparaît. C'est le signal de la lutte ouverte.

Pendant toute la journée du 24 octobre on distribue des armes, on centralise des informations sur les contre-révolutionnaires, on divise la ville en quartiers, on fixe d'avance les objectifs de chaque opération et les contingents à y affecter.

25 Octobre 1917 : NAISSANCE DU POUVOIR OUVRIER. AUBE D'UN MONDE NOUVEAU

L'insurrection commence dans la nuit du 24 au 25. A deux heures du matin quelques milliers de gardes rouges, deux fois moins de matelots, au total à peine dix mille hommes se dirigent vers les points qui leur sont assignés, et occupent les gares, la centrale électrique, les arsenaux, les entrepôts d'approvisionnement et les imprimeries, et ils libèrent les militants emprisonnés.

Ni d'un côté, ni de l'autre, on n'a envie de se battre. Mais du côté bolchévique c'est parce qu'on sent sa force, alors que du côté gouvernemental, c'est parce qu'on se sent trop faible.

A l'aube, tout est fini avec l'occupation du Central téléphonique et de la Banque d'État. Il ne reste plus que le Palais d'Hiver, dernier refuge gouvernemental, qui se rend 24 heures plus tard, le 26 octobre à deux heures trente du matin. L'insurrection est victorieuse sans presque un seul coup de feu. Kérensky s'enfuit dans une voiture diplomatique battant pavillon américain.

Le soir se réunit le deuxième congrès des soviets. Contrairement au premier congrès, on y voit peu d'intellectuels et encore moins d'officiers, mais seulement des soldats en vareuses défraîchies, des paysans barbus en bottes, des ouvriers mal rasés : il y a 390 bolchéviks sur les 650 délégués.

Le congrès rédige un "*appel aux ouvrier, soldats et paysans de la Russie*" où il fait sien tout le programme bolchévique, puis le met en application par une série de décrets révolutionnaires. Le décret sur la paix "*propose à tous les peuples belligérants et à leurs gouvernements d'entamer sans délais des pourparlers en vue d'une paix équitable et démocratique... D'une paix immédiate sans annexions et sans indemnités*". La diplomatie secrète est abolie. Le décret sur la terre abolit la grande propriété foncière sans droit de rachat, et remet les domaines aux Comités agraires et aux soviets paysans.

Le nouveau gouvernement est bolchévique : Lénine à la présidence, Trotsky aux Affaires Étrangères, Staline aux Nationalités. Le nouveau pouvoir n'aura que quelques jours de répit. Très vite il lui faudra lutter contre la contre-révolution, puis contre la guerre menée par les armées impérialistes. Mais il ne s'effondrera pas : le régime instauré par les bolchéviques n'était pas un simple coup d'État, mais le début du pouvoir des opprimés à qui la classe ouvrière a donné une direction.

Dans le monde entier, les opprimés vont se reconnaître dans le nouveau pouvoir soviétique. Malgré la haine, les mensonges de la presse bourgeoise, les travailleurs reconnaissent dans les événements de Russie quelque chose qui leur appartient en propre. L'ouvrier qui lit à Paris que c'est la barbarie à Moscou voit la tête de son patron et de ses sbires, et cela suffit pour qu'il comprenne que quelque chose d'essentiel s'est produit, qu'il est concerné.

Les premiers pays fortement ébranlés sont ceux directement en contact avec l'URSS révolutionnaire. L'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Bulgarie, la Turquie voient leurs régimes militaires s'écrouler, en partie du fait qu'ils sont défaits militairement, mais aussi sous le coup des révoltes de leurs populations. En Hongrie, il n'y a même plus de pouvoir central. Puis la vague révolutionnaire s'enfle. En 1919, la révolution éclate simultanément à Vienne, à Budapest, à Berlin, au coeur des capitales de l'Europe centrale. Les drapeaux rouges fleurissent, des Conseils, l'équivalent des Soviets, prennent le pouvoir à Berlin, Hambourg, Munich, Vienne, Budapest. En face, c'est la panique ; en Hongrie, le représentant du pouvoir bourgeois, le Comte Kérolyi, préfère capituler sans combat ; il va sortir le tout jeune dirigeant du parti communiste Bela Kun de prison, et lui demande de former un gouvernement des soviets !

Mais les forces militantes de la bourgeoisie vont trouver un allié qui va les sauver : ce sont les socialistes qui vont se proposer pour jouer le rôle de bourreau de la classe ouvrière. En Allemagne, en Autriche, ce sont ces dirigeants qui trompent la classe ouvrière, en massacrent les éléments les plus avancés, et démoralisent les autres.

Cette lutte générale entre le prolétariat et la bourgeoisie va se poursuivre jusqu'en 1920. Cette année-là, en France, ce sont les cheminots qui lancent une grève générale ; en Italie, toutes les usines sont occupées, des Conseils couvrent le pays. Et toute la flotte française engagée contre le pouvoir bolchévique se mutine dans la mer Noire, hisse les drapeaux rouges sur tous les bateaux, et chante l'Internationale. Elle doit être retirée d'urgence avant de risquer de passer à l'ennemi.

La bourgeoisie, face à cette mobilisation générale, n'a pas trouvé de forces suffisantes pour abattre le régime installé par la classe ouvrière. Mais le combat international ne donne nulle part ailleurs la victoire au prolétariat. Un statu-quo étonnant s'instaure. La révolution, isolée, épuisée va s'éteindre de l'intérieur sur le sol soviétique. Mais, pour la première fois, le drapeau rouge des travailleurs aura flotté à l'échelle d'un continent, sur une période de l'histoire qui se compte en années.

Janvier 1995

Note : nous revenons longuement dans une étude historique rédigée en décembre 2003 pour discuter de points qui nous semblent critiquables dans l'attitude du parti de Lénine au lendemain du changement de pouvoir ; voir sur ce sujet : H10- L'URSS (1) Les origines

BIBLIOGRAPHIE

François-Xavier Coquin : La révolution russe
(PUF Que sais-je ? N° 986)

Léon Trotsky : Histoire de la révolution russe
(Seuil, Politique 11 & 12)

*

Pierre Broué : Le parti bolchévique
(Les Editions de Minuit)

A.E. Badaev : Les bolchéviks au parlement tsariste
(Bureau d'éditions)

Trotsky : Staline
(10X18 N° 1354, 1355)

Jean Marabini : L'étincelle
(Arthaud)

TABLE DES MATIERES

De l'ouvrier exploité à la découverte des idées révolutionnaires (1895-1902).....	3
Le marxisme et la situation russe.....	3
Des ouvriers s'engagent pour changer le monde.....	4
Les débuts du parti et les exigences de Lénine (1902-1905).....	5
1905, la révolution qui pose les problèmes (janvier-décembre 1905).....	7
Le soviet ouvrier de Pétrograd.....	8
1906 : les faiblesses des menchéviks et des bolchéviks poussent à une unification contre l'avis de Lénine.....	9
Lénine mène son combat dans le parti.....	10
La réaction se déchaîne (Juin 1907) : les intellectuels désertent en masse.....	11
Un courant démoralisateur parmi les menchéviks : les liquidateurs ne croient plus au parti.....	12
Un courant démoralisateur parmi les bolchéviks : les boycottistes ne croient plus en l'action ouvrière.....	13
1910 : à nouveau, les faiblesses des deux bords poussent à l'unification.....	13
1912 : premiers signes de remontée ouvrière scission définitive avec les menchéviks.....	14
1910-1914 : la remontée ouvrière qualifie les militants.....	15
1914 : Le parti bolchévik traverse avec succès l'épreuve de la guerre.....	16
Février 1917, la révolution naît de la guerre	17
Février-mars : le parti désorienté s'aligne derrière le gouvernement bourgeois.....	18
Un premier correctif : la base ouvrière réagit.....	19
Les Thèses d'avril : la main de Lénine réoriente le parti.....	20

Les problèmes des masses : la paix, le pain, la terre.....	21
Les Journées d'avril : l'impatience des plus engagés.....	22
La Manifestation de juin : contre les illusions réformistes.....	22
Les Journées de juillet : le retard des campagnes.....	23
Août : la tentative de putsch militaire de Kornilov.....	25
Septembre : une décision lourde à prendre, l'insurrection.....	26
Lénine à nouveau seul, nouvelle crise du parti.....	26
Oser prendre le pouvoir : l'art de l'insurrection.....	27
Un lien profond avec les masses.....	28
22 octobre, une assemblée générale pour les masses.....	29
25 octobre 1917 : naissance du pouvoir ouvrier aube d'un monde nouveau.....	29